

LÉVESQUE, STÉPHANE et JEAN-PHILIPPE CROTEAU. *L'Avenir du passé. Identité, mémoire et récits de la jeunesse québécoise et franco-ontarienne*. Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 2020, 268 p. ISBN 978-2-7603-3162-4

Joseph Gagné

Volume 19, 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1082775ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1082775ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société québécoise d'ethnologie

ISSN

1703-7433 (imprimé)

1916-7350 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gagné, J. (2021). Compte rendu de [LÉVESQUE, STÉPHANE et JEAN-PHILIPPE CROTEAU. *L'Avenir du passé. Identité, mémoire et récits de la jeunesse québécoise et franco-ontarienne*. Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 2020, 268 p. ISBN 978-2-7603-3162-4]. *Rabaska*, 19, 302–304.  
<https://doi.org/10.7202/1082775ar>

appréciables et que la démarche soit une source d'inspiration partout où le patrimoine culturel immatériel est en péril.

**BERNARD GENEST**

Société québécoise d'ethnologie

---

LÉVESQUE, STÉPHANE et JEAN-PHILIPPE CROTEAU. *L'Avenir du passé. Identité, mémoire et récits de la jeunesse québécoise et franco-ontarienne*. Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 2020, 268 p. ISBN 978-2-7603-3162-4.

Dans cet ouvrage, Stéphane Lévesque, de l'Université d'Ottawa, et Jean-Philippe Croteau, de l'Université du Sichuan en Chine, se sont penchés sur les jeunes et leur relation à leur conscience historique et identitaire. Inspirés des recherches de Jocelyn Létourneau et de Marc Robichaud, les auteurs innovent en comparant une francophonie minoritaire (l'Ontario français) et majoritaire (le Québec).

Constitué en 2016, leur « corpus » était un assemblage de textes écrits par 635 élèves de différentes écoles secondaires francophones. Les élèves, tous volontaires, avaient 60 minutes et deux pages pour répondre à cette question : « Raconte-moi l'histoire des francophones au pays comme tu la connais » (p. 27). Il s'agissait donc de procéder à une *narration* de l'histoire – et non pas simplement de réciter des faits – à partir de laquelle un sens pouvait être donné à ce passé, révélant les éléments constitutifs de leur *conscience* historique. L'analyse subséquente fut dirigée par ces trois questions : « que reste-t-il de la mémoire canadienne-française aujourd'hui chez les jeunes francophones ? Quelle mémoire ont en partage les jeunes Québécois et les jeunes Franco-Ontariens ? Leur rapport au passé contribue-t-il à forger leur conscience historique et participe-t-il à leur construction identitaire ? » (p. 44).

Le tout se divise en cinq chapitres : le premier porte sur la méthodologie utilisée et le deuxième est une synthèse de l'historiographie du Canada français. Dans les trois derniers chapitres, les données sont analysées minutieusement : on y aborde le territoire et le récit national (chapitre 3), le genre et la langue (chapitre 4) et, enfin, la construction identitaire (chapitre 5). Le livre comprend 18 tableaux en tout (notons au passage que leurs légendes auraient pu être étiquetées autrement que par des couleurs, souvent difficiles à différencier entre elles).

Quelques autres points faibles sont à souligner : par exemple, même si l'exercice ne visait pas à mesurer les connaissances factuelles des élèves, on ne peut nier que le nombre d'erreurs historiques contenues dans les rapports a bien pu influencer certains récits (par exemple, ils sont nombreux

à considérer Christophe Colomb comme un explorateur français, et au moins un élève croyait que ce sont les Français qui ont remporté la victoire sur les plaines d'Abraham !). Il est d'ailleurs curieux que les chercheurs aient consacré un chapitre entier sur les grands débats historiographiques des intellectuels du Québec (l'historiographie franco-ontarienne se résumant presque exclusivement à l'œuvre de Gaétan Gervais), mais n'aient pas abordé l'évolution du contenu des manuels scolaires. À tout le moins, la question des programmes actuels est évoquée, mais jamais analysée ni résumée. L'omission d'une comparaison des programmes d'histoire actifs au moment du sondage nous semble impardonnable.

Les observations et les conclusions de cet ouvrage sont trop nombreuses pour être abordées en détail dans ce court compte rendu, mais nous retenons celles-ci : d'abord, les spécialistes de la Nouvelle-France peuvent s'enorgueillir, puisque le Régime français est la période la plus citée par les jeunes, formant un socle mémoriel commun entre les deux provinces. À partir de la cession du Canada, toutefois, les intérêts divergent. On retient ensuite que les élèves de l'Ontario sont paradoxalement plus ouverts au Canada, mais plus renfermés sur soi, contrairement aux élèves québécois qui intègrent plus souvent l'international à leurs récits. En moyenne, les Franco-Ontariens – ironiquement – sont beaucoup plus optimistes que les Québécois quant à leur francophonie. Et pourtant... Pour paraphraser Normand Renaud, en Ontario, on parle français pour soi et l'anglais pour les autres. Cette étude semble confirmer ce fait, alors que les chercheurs avancent la possibilité que « l'identité franco-ontarienne soit perçue par certains comme relevant davantage du domaine individuel » (p. 151). En effet, les jeunes Québécois ont tendance à présenter des récits plus centrés sur la modernité et sur un projet social inachevé. « La véritable rupture ne serait donc pas tant mémorielle qu'identitaire » (p. 221). Ces différences ne sont pas que provinciales, mais régionales : en Ontario, par exemple, les « élèves du Nord-Est ontarien semblent [...] [être] plus conscients des luttes historiques menées en Ontario français [...] » (p. 110). Pourtant, ces divergences régionales ne sont que traitées en surface, preuve qu'il aurait été intéressant de pousser l'échantillonnage et d'inclure les écoles privées et catholiques de l'Ontario, pourtant omises par cette étude. En somme, quatre thèmes majeurs ressortent : l'affirmation, l'adversité, la présence et la défaite. Si au Québec, l'accent est mis sur le Régime français, en Ontario, c'est le Règlement 17 qui est le plus abordé. Lorsque la francophonie est au centre du récit, quatre autres thèmes ressortent : la filiation française, le culte de la différence, l'importance de la lutte et le sentiment d'inachèvement et de fragilité. Enfin, notons que seulement 11% des élèves mentionnent les Autochtones.

Les chercheurs espèrent que leurs conclusions permettront de guider les pédagogues lorsqu'ils élaboreront leurs plans de cours. Voilà d'ailleurs ce que nous croyons être la leçon la plus importante à tirer de cette étude : bien que le « récit » ait été grandement évacué du monde scolaire, les jeunes ont un besoin naturel de simplifier la trame historique. Malgré l'orientation pédagogique « vers la résolution de problèmes et la pensée critique, deux compétences indispensables de l'éducation citoyenne » (p. 236), les auteurs soulignent que les élèves « éprouvent d'importantes difficultés à transposer leur apprentissage de la pensée historique dans des activités authentiques où ils sont appelés à faire intervenir leur savoir sous la forme d'un récit historique » (p. 237). À la fin, comme le démontre cet exercice, « les savoirs disciplinaires présentés en classe occupent encore une place accessoire » (p. 237). Nous sommes d'accord avec les auteurs qu'il faut réconcilier la narration avec l'éducation historique, « [c]ar le but de l'éducation historique, selon nous, n'est pas uniquement la déconstruction des interprétations du passé acquises par les jeunes (la mise à distance critique), ce qui laisserait ces derniers dans un "vide de sens" historique et les amènerait ultimement à replonger dans les mythistoires comme source d'explication et d'orientation » (p. 238). En somme, en ayant cherché à évacuer le récit de l'histoire, on n'aura que renforcé son emprise chez l'étudiant. Il faut chercher dorénavant à subtiliser le format narratif et le transformer en outil pédagogique à jour.

**JOSEPH GAGNÉ**

Université de Windsor

---

MARSAN, JEAN-SÉBASTIEN. *Histoire populaire de l'amour au Québec. De la Nouvelle-France à la Révolution tranquille*. Tome I, avant 1760. Montréal, Fides, « Biblio », 2019, 317 p. ISBN 978-2-7621-4440-6 ; Tome II, 1760-1860, 2020, 191 p. ISBN 978-2-7621-4444-4.

Comme pourrait le laisser entendre le titre, Jean-Sébastien Marsan ne poursuit pas le même objectif que Guy Breton dans ses *Histoires d'amour de l'histoire de France* ni Robert-Lionel Séguin dans *La Vie libertine en Nouvelle-France au XVII<sup>e</sup> siècle*. Le premier s'employait à montrer les intrications amoureuses qui ont maintes fois bouleversé le destin de la France en ciblant des personnalités historiques, le second s'attachant plutôt à déployer un diaporama étoffé de ces histoires où les jeux de l'amour et des contraintes sociales sont venus épicer le quotidien de nos ancêtres. La démarche de Marsan s'apparente à celle de Dumas qui affirmait se servir de l'histoire comme « un clou pour accrocher [ses] romans ». En effet, chez Marsan, l'histoire se déroule discrètement en filigrane et ne sert que de fil